

III – La conscience transcendante

Le *cogito* : une expérience spirituelle du sujet, que seul un sujet particulier (empirique) peut faire (**je** pense).

- Est-ce à dire que, puisque c'est là la première vérité sur laquelle toute la connaissance doit reposer, que la connaissance se ramène en définitive à la connaissance du sujet empirique, c'est-à-dire de chaque sujet particulier ?
La connaissance est-elle en définitive purement et simplement subjective ?
La vérité ne sera-t-elle à jamais que ma vérité ?

- Cf. Protagoras d'Abdère (Philo^e grec, 5^e s. A.C.) : le **relativisme subjectiviste**.

« L'homme est la mesure de toutes choses ; des choses qui sont, qu'elles sont ; de celles qui ne sont pas, qu'elles ne sont pas. »

« *Anthropos metron* » = chaque homme mesure (juge) les états de chose.

= « De tous les états de chose, mesure est l'homme. »

- Cf. Platon, interprétant la thèse protagoréenne :in *Théétète*
« Il en a le critère en soi-même : donc, telles il les éprouve, telles il les croit, et, par suite, les croit vraies pour lui et, pour lui, elles le sont. » (178 b)
« Ce qui m'apparaît à moi est. » (irréfutable)

Conséquence

Tout jugement possible (provenant de la sensation ou non) tombe sous le coup de l'énoncé de Protagoras.

C'est parce que la chose m'apparaît qu'elle est vraie, et je suis le seul à pouvoir dire si pour moi elle est vraie, si pour moi c'est le cas.

ex. : le miel est doux, le vent est chaud = c'est le cas, pour quelqu'un.

être mesure = être juge : or cela dépend, des individus, des fois (du temps, du devenir), des cas (des choses).

Problème

Faut-il confondre la connaissance et la vérité, ramener (réduire) la vérité à la connaissance ?

Certes, la thèse de Protagoras est irréfutable : cf. la radicale unicité de chaque subjectivité.

- Mais la vérité n'a-t-elle égard qu'au sujet, au jugement (à la mesure) par un sujet ?

Cf. la **définition traditionnelle de la vérité** : la vérité-correspondance, ou vérité-adéquation.

« *Adæquatio rei et intellectus* » : adéquation, correspondance des choses et de l'intellect (l'esprit, la connaissance, le jugement).

Une chose est vraie si, ce que l'on pense d'elle correspond à la réalité du monde.

Ex. : si je pense que telle orange (fruit) est de couleur orange, alors ma pensée est vraie si l'orange en question est de cette couleur.

- Dire que pour moi elle est orange, c'est une chose. Je pourrais dire sans mentir, si j'étais daltonien qu'elle est marron clair par exemple. Mais si cela est vrai pour moi, et si moi seul je puis l'affirmer pour moi, est-ce pour autant une vérité ? Les scolastiques n'ont-ils pas raison, ne faut-il pas avoir égard au monde ?

- Mais (expérience imaginaire) si tous les hommes étaient daltoniens, ce que dit le daltonien de l'orange ne serait-il pas tenu pour la vérité ?

Avons-nous un nom de couleur pour chaque longueur d'onde émise par les objets, et pouvons-nous, même au moyen d'instruments de mesure, accéder à toute longueur d'onde ? (pb continuité/rupture).

Le problème de la vérité-correspondance pose le problème de notre accès au monde.

N'y a-t-il pas un cercle (vicieux, logique) dans la définition traditionnelle de la vérité ?

En effet : pour juger impartialement si adéquation il y a entre ma connaissance et le monde, il faudrait que je connaisse ma connaissance (trivial, pas de problème) **et** que je connaisse le monde tel qu'il est, indépendamment de ma connaissance, pour les comparer, les confronter (les mettre en balance).

Ou bien (cf. scolastique) il faut faire appel à un principe supérieur (théologique) qui serait à la fois la source et la garantie de la correspondance (cf. Descartes).

Dans tous les cas, il faut pour que le jugement soit objectif que le juge soit indépendant (qu'il ne soit pas partie). Or, eu égard à la vérité matérielle, le juge (mon entendement) est en même temps partie.

Cf. Kant : **il substitue à l'idée d'une harmonie entre le sujet et l'objet, le principe d'une soumission nécessaire de l'objet au sujet.**

NB : harmonie dont on ne peut rien connaître avec certitude ; mais seulement supposée, ou bien fondée sur un principe divin)

La faculté de connaître (d'atteindre connaissance vraie) a quelque chose de législateur : les *data* sensoriels ne sont pas des connaissances, ils ne constituent pas une expérience (cf. l'analyse du morceau de cire chez Descartes).

• Qu'appelle-t-on connaître ?

Dans toute connaissance, il faut distinguer : forme / matière ; ou ce qui est issu du sujet / ce qui lui est donné de l'extérieur.

Cf. distinction : phénomène / chose en soi et phénomène / noumène.

les phénomènes : ce qui apparaît (des choses) à l'esprit du sujet, à travers sa sensibilité (ses sens) et après que l'entendement a fait une synthèse de ces données issues de la sensibilité pour en constituer une connaissance empirique (expérimentale).

Le phénomène n'est donc pas l'analogue d'un rêve, mais une connaissance (plus ou moins) élaborée par l'entendement à partir des *data* sensoriels.

Rappel : Cf. l'analyse du morceau de cire dans la 2^{de} Méditation métaphysique de Descartes.

NB : **les sensations** = l'élément matériel du phénomène ; elles proviennent de la *chose en soi* qui existe en dehors du sujet.

La chose en soi : c'est précisément parce qu'elle est en dehors du sujet (transcendante) qu'elle est inconnaissable. Je ne peux pas connaître la chose elle-même (en soi), mais seulement certains de ses aspects qui m'apparaissent, en tant que phénomènes.

Mais si les choses en soi sont inconnaissables, il n'en demeure pas moins qu'elles sont pensables (concevables) comme noumènes.

le noumène : la pensée que je puis me faire de la chose en soi, c'est-à-dire de la chose existant en et par elle-même, indépendamment de la façon dont elle peut m'apparaître (apparaître à tout sujet connaissant).

Je puis la penser ainsi, mais pas la connaître ainsi : je ne peux la connaître qu'à partir de l'expérience, c'est-à-dire à partir de la sensibilité.

Conséquence

Ainsi que les choses puissent exister en dehors de notre sensibilité est une chose évidente pour Kant. La preuve en est qu'il nous faut parfois des instruments ou des outils, des artefacts extérieurs à notre corps et le prolongeant, pour nous les rendre sensibles, c'est-à-dire connaissables ; pour qu'elles se manifestent enfin à notre esprit, mais de manière médiate (par l'intermédiaire de la sensibilité, de l'entendement, de la raison).

La définition traditionnelle de la vérité-correspondance n'est donc plus tout à fait adéquate, et demande à être revue. Il ne s'agit pas de la révoquer, car elle possède quelque chose de cohérent, contre le relativisme subjectiviste qui dissout la vérité en des vérités (autant que de sujets connaissants), mais il s'agit de la corriger.

Dès lors le vieil adage socratique, emprunté à l'inscription frontale du Temple de la pythie à Delphes, "connais-toi toi-même" reste opérant : il est nécessaire de se connaître comme sujet pour savoir ce que l'on peut prétendre connaître.

Cf. **criticisme** (kantien) : examiner l'étendue et les limites de notre pouvoir de connaître ; pouvoir limité et relatif à chacune de nos facultés (de sentir, de connaître, de penser). Chacune d'elle est comme un crible qui ne retient et/ou transforme que certains aspects issus des choses en soi.

Le monde des choses, pour nous, ce n'est que du senti, du perçu et du pensé. Le monde en soi nous est transcendant, il est **transcendantal** (radicalement extérieur à nous sujet, et inconnaissable comme tel).

Remise en question

Ainsi, la vérité-adéquation est inaccessible, invérifiable par et pour nous.

Dès lors, compte tenu des limites propres à mon pouvoir de connaître, qu'en est-il du moi, c'est-à-dire de la connaissance de soi ?

Ne faudrait-il pas distinguer entre la conscience de soi et la connaissance de soi ?

Avoir conscience de soi est-ce nécessairement se connaître comme substance (pensante par exemple pour Descartes) ?

Cf. Kant, in *Critique de la raison pure* : le problème du **moi-substance**.

Donc : D'après Kant, les déductions faites par Descartes à partir de *cogito* ne sont que des paralogismes qui prétendent donner un contenu au "je pense", alors que c'est une chose vide de contenu (une pure forme).

En effet : Le "je pense" est simplement la prise de conscience du sujet (la conscience de soi, c'est-à-dire la conscience d'un soi, unique et identique pour toute pensée d'un sujet).

- S'il y a de la pensée, alors il y a un sujet qui la pense : cela ne m'informe d'aucun contenu, c'est une fonction logique.

= le **sujet transcendantal** : le "je" qui accompagne toute représentation (*je crois, je pense, je sens* etc.)

Ici, le paralogisme = transformer la simple conscience du sujet (de soi) en connaissance de ce sujet.

- Le sujet logique (origine nécessaire d'un point de vue logique, mais origine simplement supposée) est transformé en sujet réel.

C'est un abus de langage, un mauvais réflexe grammatical : cf. F. Nietzsche (Philosophe allemand, fin 19^e s.) in *La Volonté de puissance*.

« Dire que s'il y a de la pensée, il doit y avoir aussi "quelque chose" qui pense, ce n'est encore qu'une façon de formuler, propre à notre habitude grammaticale qui suppose à tout acte un sujet agissant. »

Descartes et Hobbes peuvent par là être renvoyés dos à dos : l'âme, substance spirituelle ou substance corporelle, c'est toujours une substance, c'est toujours autre chose qu'un pur "je pense". [**Paralogisme de la substantialité**]

- Un autre paralogisme consiste à croire, du fait de la **simplicité** du "je pense", c'est-à-dire du fait que c'est la même conscience qui accompagne toutes mes pensées, que la substance pensante (l'origine) est elle-même simple, est elle-même une cause unique : par exemple une simple substance spirituelle, et seulement cela. Or rien ne prouve que cette substance simplement spirituelle soit la seule source de la pensée : la pensée ne pourrait-elle pas être l'œuvre du corps seul (Hobbes) ou du corps et de l'âme ensemble (Spinoza) ?

Mais suis-je ce que je sais de moi ou ce sujet transcendantal dont j'ai conscience ?

Je ne puis pas me connaître comme sujet unique et identique (i.e. transcendantal) nous dit Kant, mais seulement comme sujet particulier.

Mais même ce sujet particulier, empirique, celui auquel j'accède dans un état de conscience particulier, une pensée (représentation) avec un contenu particulier, est-ce que je le connais véritablement ?

En quel sens peut-on dire que je suis ce que je ne pense pas ? (Michel Foucault)

Car précisément, je ne suis pas celui qui pense ceci ou cela, mais celui qui pense, et ce dernier est transcendantal, inconnaissable.

Cf. **Arthur Rimbaud** (poète français, symboliste, fin 19^e s.), in *Lettre à Paul Démeny* (15 mai 1871).

NB : Les symbolistes cherchent à exprimer (par des symboles, des images, des métaphores) l'indicible, c'est-à-dire la vie intérieure dans ce qu'elle a d'obscur, de fugitif, d'inexpliqué voire d'inexplicable, d'inconscient. La poésie doit évoquer et non nommer ou désigner ; elle doit faire accéder aux affects intérieurs de l'âme sans se soumettre à un langage rationnel qui appauvrit l'expression des sentiments (qui eux, ne sont pas rationnels).

« De la musique avant toute chose... » (Verlaine).

Cf. la lettre dite "du voyant" :

« Car **Je est un autre**. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : **j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute** : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène. »

Il s'agit d'être à l'écoute de ce qui se passe au fond de soi, être à l'affût des pensées, des passions, des sentiments enfouis en moi. Il ne s'agit pas de faire des vers calculés ou méthodiques.

« Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.

Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. (...)

Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! »

Le Je poète, sujet romantique auteur des pensées (créatrices, poétiques) et des passions, n'est pas le Moi conscient, rationnel.

Le Moi enferme la poésie dans les règles très strictes des formes poétiques imposées (quatrains — strophes de 4 vers — ; alexandrins, pieds, etc.).

La poésie est ailleurs, dans un autre Moi : il existe un autre Moi, "inconnu", inconscient et passionné, libre, qui n'est pas le Moi conscient et raisonneur, mais qui est le véritable détenteur de ma personnalité, le véritable maître de mes sentiments.

« Je est un autre ».